

Intervention § multiples :

Serge Sabinus - J'étais en train de penser à Bartleby, et son refus bien connu de sa fonction de scribe, mais, si je me souviens bien, à la fin du texte on apprend qu'avant d'être le scribe de ce notaire, il était employé à la poste et il devait gérer les lettres au rebus. Peut-être que ça peut nous donner des signes. Il nous donne des signes par-delà le temps à la fonction de l'écriture. Après tout, l'auteur a peut-être quelque chose à voir avec les lettres qui sont tombées. Alors, il y a tout un florilège de questions avec nos quatre intervenants. Je ne sais plus très bien quoi reprendre. C'est vrai que la question de la passe, qui est passée et repassée, est tout-à-fait intéressante et tout-à-fait importante. Ce que nous proposait Jean ALLOUCH autour de la passe comme lieu unique qui viendrait unir l'auteur et le psychanalyste est une question. La question de l'appropriation, la question de l'auteur venant trouver son nom par l'altérité, par l'autre, par le chemin de l'autre. Qu'il s'y reconnaisse ou pas, c'est une autre affaire, c'est la sienne en tout cas. Beaucoup de questions, là, ont été soulevées. Alors, peut-être du côté de la salle, je vous remercie d'avoir été aussi attentif, avez-vous peut-être des questions à lancer à nos auteurs ?

Jean Pierre BASCLET - J'ai essayé d'être attentif à tout ce que vous nous avez dit mais, en même temps, je m'aperçois, qu'intérieurement, je restais arc-bouté sur ce que j'avais essayé de dire et que je crois ne pas être parvenu à dire et qui recoupait un peu des conversations qu'on avait eues, plus faciles, je trouvais, dans la préparation. Il y a des mots qui se croisent, comme ça, c'est Jacques Nassif qui parle de deuil dans la langue, quelque chose de ce qu'a dit, je crois, Rabant m'évoquait aussi un post-quelque chose, enfin, une époque de laquelle nous serions nostalgiques ou dans l'après de laquelle nous nous situerions, et tout ça me faisait penser enfin, à ce qu'écrivait Jean -Christophe Bailly, je crois, cette façon dont nous avons perdu Dieu ou dont nous lui avons donné congé et cette façon dont nous sommes encore ployés dans l'adieu. Je me disais : Est-ce que ce n'est pas ça que j'essayais maladroitement de dire tout à l'heure ? Enfin, de ce qu'on pourrait entendre ou de ce qui serait donné à voir chez un psychanalyste dont on fait un auteur, dont la rumeur ou dont le public fait un auteur en psychanalyse ; Ce quelque chose qui resterait, non pas d'un deuil mais de sa position d'analysant, de la façon dont il s'est frotté à la chose ainsi qu'Allouch nous l'évoquait.

Francis Cohen - Je voudrais aussi remercier Jacques Nassif pour son intervention parce que, justement, il a pris les choses par un autre bout. Peut-être, effectivement, que tout ce travail sur le vidage de la fonction auteur, d'une certaine façon, est absolument indispensable. Mais, d'un autre côté, on n'arrive jamais à complètement le vider cet auteur et c'est pas pour rien. Alors, je suis tout à fait intéressé par ce qu'il a dit de l'analyse comme nouveau genre littéraire, je trouve que c'est très porteur. C'est très porteur et c'est dommage que, justement, les analystes ne soient pas préparés à l'entendre de cette façon- là. Ils ne le sont pas. Je l'ai particulièrement ressenti au sein de notre propre travail et de notre propre groupe par rapport, justement, à des analystes qui ont peut-être abordé cela, à leur façon, en proposant un nouveau genre littéraire qui n'a pas été reconnu comme tel et je pense très précisément à notre amie Claude Maillard, qui n'est pas là ce soir, et qui répondrait un peu à cette proposition de Jacques Nassif, d'autant plus que s'il y a quelqu'un qui travaille sur la question de la langue et qu'on pourrait dire à ce niveau là transducteur c'est bien elle. C'est un point de cette question que je voulais reprendre. Je voudrais la compléter, d'ailleurs, par une idée qui m'est venue pendant qu'on s'écoutait, c'est-à-dire, au fond, pourquoi est-ce que le livre, finalement, très

généralement, ne se suffit pas à lui-même ? Quand un livre est anonyme, on le dit, il y a une fonction auteur derrière. Il apparaît comme anonyme, si l'on peut dire. C'est clair que l'auteur est quand même inclus dans cette question. Il n'y a pas de livre qui se présente sans auteur sauf, peut être un, et ce n'est peut être pas pour rien, c'est la Bible. Alors là, on est dans le domaine de la religion.

Cécile Cacoub - Ce qui m'a frappée cette après-midi, j'ai été très attentive à tout ce qui a été dit et j'ai lu chacun des auteurs qui est là, c'est que le mot création, créativité, n'a pas été prononcé. Pas une seule fois. Et je pense, peut-être, y a-t-il une question par rapport à l'auteur, la création, la créativité, quelque chose de cet ordre là. Bon, je ne veux pas être plus longue mais je pense que ça fait question, ou ça fait réponse, je ne sais pas.

Serges Sabinus - Il me semble quand même que Claude RABANT a essayé d'avancer quelque chose mais peut-être que vous voulez répondre ?

Claude Rabant - Je voudrais bien, mais je pense que c'est très difficile. Il y aurait beaucoup de manières mais il me semble que, peut-être, effectivement, je ne sais pas ce qu'on pourrait en faire encore aujourd'hui mais il me semble que la proposition de Foucault dans ce texte que nous avons été plusieurs à évoquer aujourd'hui est une hypothèse possible sur cette question, sur la créativité. C'est à dire que la question reste quand même d'arracher la création au créateur, si on peut dire. C'est-à-dire que la question c'est de penser une créativité, pas tout à fait une créativité sans créateur mais, tout au moins, penser une créativité qui soit sur un autre mode que, justement, la création divine ou la création d'un acteur tout puissant qui machinerait son œuvre. Il se trouve que l'on a réinstauré une énigme très forte entre l'auteur et le livre, sans pour autant pouvoir la résoudre comme ça, mais il me semble que la question de la créativité, ça m'amènerait d'ailleurs à dire peut-être de façon encore plus simple que ce que j'ai dit tout à l'heure, après avoir écouté Jacques Nassif, qu'au fond, moi, ce qui me fait écrire c'est sans doute de porter un certain témoignage sur une certaine expérience qui vient, en effet, de mes patients mais aussi de pouvoir mettre en acte, de pouvoir trouver cette sorte de compagnonnage avec d'autres, non seulement d'autres individus mais d'autres champs qu'évoquait Monique Schneider. Pour moi, la créativité, elle est de ce côté-là, sur cette introduction de la pluralité dans un champ d'expériences. Au fond, on sent que c'est toujours à partir de- là qu'il est possible de déclencher quelque chose comme une créativité. C'est-à-dire que c'est à partir de cette pluralité, etc.

Michèle Dolin - Je voudrais dire deux choses après ce que vient de rappeler Cécile, et là c'est un petit voyage dans la cryptomnésie. Je me souviens que Lacan insiste à nous dire que le titre du poème de Rimbaud " la tête me tourne, un nouvel amour, la tête me tourne, un nouvel amour ", il appelle à une idée. Et je me disais aussi à propos de l'auteur psychanalyste, il me venait ce que Nestor Braunstein écrit dans son article que j'ai traduit et qui a paru dans Correspondance freudienne à propos de l'amour, à propos de la passion, l'amour qui ne peut se dire, l'ignorance qui ne sait se dire et la haine qui ne veut se dire. Alors, je me suis demandé comme ça, la passion de l'auteur psychanalyste, est-ce qu'on ne pourrait pas la dire comme l'amour ? Est-ce que ça peut se dire ça ?

Jacques NASSIF - Philippe LARQUINE, pour le citer, dit des choses assez cruelles sur l'amour. C'est toujours sur fond d'amour que l'on écrit, je crois, en ne sachant pas très bien quel est le destinataire. L'amour lui, est toujours adressé.

Intervention de la salle - Je dirais que si on écrit sur le fond du désir, le désir d'écrire est peut-être à questionner de la même façon que le désir d'être analyste. Il y a des lois parallèles. Quand vous disiez, tout à l'heure, que pour Lucia TOWER la passe avait été écrite, peut être que là, je n'en suis pas sûre, je pense que plutôt ça a été de la rumeur. Elle a été reconnue comme analyste, je ne connais pas bien et je parle simplement après vous avoir écouté, elle a été reconnue comme analyste et à mon avis c'est la rumeur qui a fait la passe et elle a été reconnue comme analyste parce que sachant écrire avec le désir de l'autre. Effectivement, vous l'avez dit aussi, que si on lit un analyste même si on peut difficilement le dire, et bien je crois qu'il y a un rapport au désir qui est dans cette écriture et un rapport au non-savoir aussi, l'ouverture d'un champ de non savoir. Et ça c'est extrêmement important. Quand on pense aussi que Freud a voulu produire un texte sous " X ", qu'est ce que c'était ce texte sous " X " de Freud ? C'était un texte sur le Moïse, c'était un texte sur l'art dans un champ où le savoir c'est le savoir des critiques d'art, c'est extrêmement fort, virulent, et il lui aurait fallu, pour s'imposer dans ce champ s'imposer au nom du savoir.

Intervention de la salle - Est-ce qu'il n'y a pas un problème entre auteur, inventeur et artiste ? Parce que, à vrai dire, quand NASSIF parle de sa production, il me semble que c'est en artiste. Il dit : " je suis un psychanalyste mais je suis aussi un artiste ". Mais c'est surtout ce que disait Freud à un moment donné, il disait bien : le créateur c'est quoi ? C'est un inventeur. Moi je suis créateur mais je ne suis pas un artiste. Je ne suis pas un écrivain. Un écrivain est un artiste. Alors, se poser la question : est-ce que le psychanalyste est un artiste ? ou est-ce qu'un psychanalyste est un écrivain ? ou est-ce qu'un analyste peut écrire ? ce sont des plans qui sont différents. On ne peut pas positionner le psychanalyste écrivain. Il devient, peut être, un jour artiste mais il n'est pas artiste. Au démarrage, il n'est pas artiste.

Jacques NASSIF - Freud emploie plus facilement le terme de XXX (mot allemand), ce que vous appelez artiste, mais moi je dirais poète. Il y a des psychanalystes qui sont sculpteurs, qui sont peintres, qui sont peut être cinéastes ou acteurs. Je crois que ça ne se recoupe pas. Ils sont ceci et cela. En revanche, lorsqu'un psychanalyste écrit, c'est une autre paire de manche. Je veux bien me dire poète lorsque je traduis, parce qu'il vaut mieux qu'un poète rencontre un autre poète, mais je ne me dirais pas poète, je n'ai jamais publié des poèmes même si j'en écris pour moi, je ne me dirais pas poète en tant que psychanalyste. Je me dirais plutôt non-poète. C'est-à-dire que je suis habité, en tant que psychanalyste par des livres qui ne seront pas de moi et que je ne signerai pas. Les accoucher, les permettre, les rendre possible, ça, ça fait partie de la fonction que j'occupe.

Claude RABANT - Je voudrais dire quelque chose parce que je pense que je ne suis pas du tout d'accord avec ce que vient de dire Jacques NASSIF à tous égards. D'une part par rapport aux analystes qui sont éventuellement également acteurs, sculpteurs, etc ? je pense que ça se recoupe énormément. Pour moi, au contraire, ça ne peut être qu'une espèce de " comme le disait Proust au début de la recherche du temps perdu " une espèce de transvertébration. C'est le premier point. Deuxièmement, je ne ferais pas un cas spécial de l'écriture, mais je dirais que ?, de toute façon l'idée de " en tant que " pour moi cela n'a aucun sens d'être ceci en tant que cela. Pour moi c'est une phrase que je ne pourrais pas dire. En revanche, ce que je dirais c'est que l'on peut tout à fait, il me semble et je crois que c'est le cas de beaucoup de personnes, que l'on peut être tout à fait ?, quand on est analyste, quand on fait son boulot d'analyste, je pense que l'on peut être artiste. Lucia Tower était une artiste. Elle l'était à bien d'autres moments dont nous n'avons aucune connaissance. Il se trouve qu'elle a raconté, et c'est là que j'aurais voulu mettre un petit peu en question le statut de son texte, c'est à dire qu'elle a raconté en quoi elle était artiste éventuellement lorsqu'elle était dans son cabinet en

analyse avec ses patients. Par ailleurs, ce que je veux dire, c'est que, au regard de ça, et je pense que beaucoup d'analystes, dans ce sens là le sont, mais que l'art de l'écriture n'est pas du tout à la hauteur la plupart du temps. La question de la passe ce serait de savoir s'il y a un moment où le discours vient à être à la hauteur de l'artiste que l'on est comme analyste. Ce qui n'empêche pas que l'on puisse être " artiste ", qu'on puisse avoir un talent d'écriture ou un plaisir d'écrire, ou un art d'écriture ou ce qu'on veut, qui n'a rien à voir avec l'analyse bien que l'on soit analyste aussi, et que tout ça peut communiquer de la même manière que l'on peut pratiquer la navigation à voile, etc. Je suis convaincu que toutes ces choses là interviennent quand on est dans la position d'analyste.

Jacques NASSIF - Toutes ces choses là interviennent quand on est dans la position d'analyste, j'en suis persuadé. Effectivement, on a besoin d'être enrichi par autre chose que par la psychanalyse. Pour moi, un psychanalyste qui ne ferait que ça, je m'en méfierais. On est d'accord là dessus. En revanche, je me méfierais d'un sculpteur qui mettrait sur sa carte de visite qu'il est aussi psychanalyste. Si sa sculpture n'est pas bonne en tant que sculpteur, je préférerais qu'il ignore qu'il est psychanalyste.

Intervention de la salle - Freud a quand même écrit un texte qui s'appelle création littéraire et rêve éveillé, où il met en pulsation d'éveiller le rêve et la création. Et je voudrais reprendre une autre chose, c'est le chemin qu'il pratique dans le Moïse de Michel-Ange parce qu'il commence à se poser comme un lecteur ou un critique face à une énigme et il conclut que ce qu'il y a de commun entre l'artiste et le psychanalyste c'est une certaine manière d'incertitude. C'est dans les dernières lignes. Alors, il conclut par quelque chose de commun. C'est pas la même chose mais il y a ce point tiers de rencontre qui fait battre la création artistique et le genre de l'écriture en psychanalyse qui se tient à une espèce d'incertitude. Il l'écrit. Il faut faire avec.

Intervention de la salle - Je voudrais demander à Monsieur NASSIF si, du point de vue de la législation, le traducteur est considéré comme un auteur. Est-ce que vous, en tant que traducteur, vous vous considérez comme auteur ? C'est ma première question. La deuxième question, je voudrais faire une remarque par rapport à la traduction parce que quand on parle de traduction on parle très souvent de l'autre langue, de la langue étrangère, et mon expérience de la traduction me fait dire que la difficulté majeure que je rencontre dans le travail de traduction n'est pas liée à l'autre langue mais est lié à ma propre langue. C'est -à - dire qu'à un moment donné, dans le travail de traduction, ma propre langue est véritablement la langue étrangère à laquelle j'ai à faire. C'est un second point. Le troisième point alors là je vous parle en tant que directeur de collection, c'est à dire en recevant des manuscrits d'analystes qui veulent publier et, il y a quelque chose quand même qui doit être associé à, lorsque l'on parle par rapport à l'écrit, c'est quand même le nom de l'auteur sur la couverture d'un livre. C'est une expérience que je trouve en tant que directeur de collection assez pathétique, et d'une certaine façon je vous dirais franchement souvent me dégoûte, c'est de me rendre compte à quel point avoir son nom sur la couverture d'un livre est pour un certain nombre de personnes une expérience absolument majeure, apparemment, dans leur production subjective. Je ne sais pas le dire autrement.

Jean Pierre Bascllet - Ça devrait aussi être un bon critère de refus des manuscrits.

Jacques NASSIF - Je tiens à vous répondre d'autant que c'est une expérience très douloureuse que d'être traducteur. Le traducteur n'a aucun droit. Il est payé à la page. Une fois qu'on l'a payé, l'éditeur peut faire ce qu'il veut de la traduction et c'est l'éditeur qui est

responsable. C'est exactement l'expérience que j'ai eue avec ce texte qui a été révisé par l'éditeur et dans lequel je ne reconnais plus ma traduction.

Intervention de la salle - Vous êtes quand même considéré comme co-auteur. Par exemple, j'ai traduit un livre de l'italien qui a ensuite été transformé en pièce de théâtre. Les gens qui l'ont adapté ont été obligés de demander les droits à l'auteur et au traducteur.

Jacques NASSIF - Effectivement, si ce texte passait au cinéma mais cela dit, pour vous donner un exemple, puisque j'ai parlé de ombre y mujer, moi j'avais trouvé bougre et bougresse qui devenait bouge et bougesse. Voilà ma traduction à moi. J'ouvre la traduction et je trouve : " les hommes virils et les femmes charmantes ". Voilà le type de déconvenues auxquelles un traducteur doit pouvoir s'affronter. Ce sont des histoires comme ça, je ne crois pas qu'on peut faire le traducteur en ayant un narcissisme d'auteur très exacerbé.

Intervention de la salle - Je pensais à quelque chose c'est que ce qui est fondamental chez un auteur c'est le style et la voix. Quand on traduit, on est en charge de retrouver ça.

Jacques NASSIF - Je n'ai pas répondu aussi à une des choses très très importante que vous avez dite. Je suis bilingue. Je suis psychanalyste à Barcelone et je reçois des gens qui me parlent en espagnol et je comprends suffisamment l'espagnol, je le parle suffisamment. Ça ne veut pas dire que je pourrais me mettre traducteur dans la mesure où la traduction c'est essentiellement la traduction dans sa langue. Je ne me permettrais jamais de traduire vers l'espagnol. Et donc, on ne peut pas croire à une science de la traduction comme mon éditeur et donc, à aller à la pêche au contresens ou à une fidélité absolument scrupuleuse. Il faut laisser une certaine liberté à un traducteur qui soutient le livre jusqu'au bout. Je soutiens cette ?uvre parce que j'ai beaucoup d'admiration pour cet auteur et je n'ai pas très envie de soutenir la traduction telle quelle est parue, mais je le fais quand même.

Intervention de la salle - Je voudrais rajouter juste une chose sur la poésie et le travail de psychanalyste. J'ai eu la chance un jour de parler avec Serge Leclair et je lui ai dit : " est-ce que vous ne pensez pas que pour être psychanalyste il faut être aussi un peu poète ? " Et il a dit : " bien entendu ". Cela voulait dire que, c'est vrai, c'est important d'être poète quand on est psychanalyste mais cela ne veut pas dire que l'on est un poète. C'est très différent. Donc, être psychanalyste ne veut pas dire que l'on soit forcément obligatoirement un artiste. Ça veut dire que l'on a besoin de poésie pour être un bon psychanalyste.

Claude RABANT - Je suis tout à fait d'accord avec ce que vous dites mais j'ajouterais quand même, néanmoins, que pour certains, ils ne peuvent pas être psychanalystes sans, c'est pour ça que je pense que ça se recoupe plus que Jacques ne le suggérait, ce n'est pas universellement vrai mais je pense que pour certains, il n'est pas possible d'être psychanalyste soit sans être poète, soit sans être sculpteur, soit sans être danseur, etc. Je pense qu'il y a dans des cas singuliers des conditions particulières à être psychanalyste.

Intervention de la salle - Je voulais juste faire une petite remarque. Tout à l'heure quelqu'un a dit que Freud, ce n'est pas de la littérature. Moi, ce que je trouve remarquable chez Freud, c'est que c'est un grand psychanalyste, c'est un créateur de concepts psychanalytiques mais, pour moi, je trouve que Freud contrairement à Lacan, justement, est un écrivain, que c'est un type de littérature dans un genre qu'il a inauguré qui est un genre, justement, psychanalytique. Je voulais juste faire cette remarque. Je trouve que c'est une belle écriture. Freud est lu par des gens qui ne sont pas psychanalystes avec beaucoup d'agrément parce qu'il écrit très bien.

Intervention de la salle - Si je puis me permettre de rebondir sur ce qui vient d'être dit, c'est peut être notamment, la lecture du profane, c'est peut être au-delà de la question du style, la question de la limpidité du texte. Est-ce que vous avez les uns et les autres quelque chose à dire de la limpidité.

Jean Pierre Basclat - Si ce qui se conçoit aisément s'énonce clairement, force est de constater que ce à quoi on a à faire ne se conçoit pas aisément. On va retrouver ça aussi au niveau de ce qu'on est capable d'en dire.

Intervention de la salle - J'ai entendu dire que ?, l'auteur et la trans-individualité de l'auteur moi je persiste à dire que bon il y a le côté effectivement divin du créateur mais je pense que le créateur est issu de son ?uvre, qu'elle soit de l'écriture, de la peinture. C'est une chose qui est reçue de même que le traducteur, d'ailleurs, reçoit une autre langue pour la transmuier dans sa propre langue, pour moi, il y a une irréductibilité du créateur ou de l'auteur, quel que soit son moyen d'expression. Bien sûr que l'auteur est pluriel, de même qu'on est tous des individus et en même temps on est tous multiple et quand on écrit des romans, moi je viens de terminer un roman, par exemple et je sais à quel point on est soi-même multiple et on est toujours par petit bout dans les personnages qu'on met en scène mais il y a quand même une irréductibilité qui d'ailleurs est très difficile à vivre pour l'écrivain et qui fait qu'il y a une solitude qui se partage, à mon avis, avec celle de l'analyste. Un exil intérieur, mais il y a une irréductibilité et je pense que l'on peut effectivement comme tout à l'heure vous disiez à propos du nom, c'est vrai qu'il y a un côté pathétique de tous ces créateurs qui mettent leur nom alors que le livre est mauvais, médiocre, etc. Mais n'empêche que l'auteur, le créateur a besoin d'être reconnu, c'est-à-dire que l'artiste peut mettre son nom 10 000 fois, tant qu'il n'y a pas une reconnaissance sociale, un public qui vient lui dire : " oui c'est toi, on te reconnaît comme tel ", il n'existe pas. Mais n'empêche que le nom, pour moi, signe l'individualité de l'auteur et son unicité absolue.

Jacques NASSIF - Vous avez tout à fait raison. C'est à dire que l'on n'a pas du tout parlé du style. Le mot a été prononcé mais on n'en a pas suffisamment parlé et c'est peut être la femme à qui on s'adresse. Lacan disait que le style c'est l'homme à qui l'on s'adresse. Je crois qu'il serait encore plus juste de dire que c'est la femme de laquelle on veut être compris. Parfois, il vaut peut être mieux ne pas être trop compris aussi.

Jean ALLOUCH - Je crois que Jacques NASSIF a raison de remarquer que Lacan a écrit que c'est l'homme à qui on s'adresse. En effet, les écrits de Lacan s'adressent à un jeune garçon. J'ai écrit un petit article qui s'appelle Cerveilles garçons, qui est paru dans la revue XXX, c'est à propos de l'homme aux cervelles fraîches et les cervelles en question sont des cervelles garçons. Et donc, je crois, dans cet article être à peu près parvenu à montrer que, effectivement, quand il écrit : " le style, c'est l'homme à qui on s'adresse ", il s'adresse, effectivement, à un jeune garçon, un prince de l'université. Et, à un moment donné, Lacan se lâche un peu et dit : " qu'est-ce qu'il se serait passé si, au lieu de bouffer des cervelles fraîches, l'homme aux cervelles fraîches avait bouffé des garçons ? " C'est le moment où il est à la pointe extrême de sa lecture de ce cas et donc voilà, c'est pour ça que cet article s'appelle : cervelles garçons.